

L'art du libertinage

- Cécile Guilbert,
- La Croix, le 14/02/2018 à 06:00
- Modifié le 14/02/2018 à 07:00



Contrairement à ce qui est martelé depuis quelque temps à la faveur des récents développements de la guerre des sexes, le concept clé permettant de comprendre la remarquable spécificité de l'érotisme français tel qu'il s'est donné cours au siècle des Lumières tient moins à la « galanterie » et à la « séduction » – même si elles en participent – qu'au *libertinage*. À savoir une pratique de la liberté indissociable de la séquence historique singulière qui s'est épanouie à partir de la Régence jusqu'à la Révolution française. Un long moment d'insubordination comparable, pour d'autres raisons, aux années 1920, *sixties* et *seventies* du XX^e siècle.

Or aussi ringard pour les jeunes femmes d'aujourd'hui qu'il est demeuré incompris de leurs aînées ; toujours rabattu sur le droit de cuissage, le troussage de soubrettes et autres privautés criminelles de l'incroyable mâle dominateur-exploiteur quand il ne sert pas à désigner l'addiction sexuelle d'un DSK aussi bien que le goût des partouzes, les soirées « bunga bunga » berlusconiennes tout autant que les pratiques échangistes, le mot est depuis toujours méconnu et méjugé. Pour ne pas dire refoulé, nié et pour cause : savoir ce qu'il en est du libertinage implique de lire. Beaucoup. À fond. Pas

d'ânonner des couplets pauvrets sur Sade ou Casanova, avoir vaguement regardé des toiles de Boucher et s'être grisé de films en costumes. Lire ? Oui, lire Gervaise de Latouche, Godard d'Aucour, Meusnier de Querlon, Boyer d'Argens, La Morlière, Duclos, Nerciat et bien d'autres encore. Soient les romans et le théâtre de ce temps mais aussi les mémoires et les lettres de ceux qui, avant d'être des auteurs, furent d'abord et surtout les acteurs énergiques et mobiles de cette formidable expérience humaine sans la connaissance de laquelle ils n'auraient rien écrit d'aussi vif et vrai.

Mais qu'est-ce que le libertinage dont la substance s'entend à travers les notions d'indiscipline, d'indépendance, d'impertinence, d'inconstance, d'impiété au sens large, lesquelles traversent le genre masculin à égalité du féminin jusqu'alors « dominé » par les pères, les maris, les maîtres et les confesseurs ? Avant tout, un art de penser et un savoir sexuel enté sur une philosophie pratique et physique où le libre examen ne se sépare pas de la libre jouissance. C'est pourquoi, transversal à toutes les classes sociales, nourri d'expériences variées qui, en retour, s'autorise à tout dire et s'enseigne, il s'est affirmé révolutionnaire sur une question centrale : l'éducation des filles.

Voyez la Laure de Mirabeau, la Merteuil de Laclos, la Margot de Fougeret de Monbron et même la Juliette de Sade. Voyez et jugez s'il ne vaut pas mieux des femmes philosophes, sachant dénuder les mille ruses du pouvoir masculin et raisonner leurs propres plaisirs, des femmes amantes-épouses-mères libres et averties plutôt que des prudes hypocrites. Les féministes d'aujourd'hui diront que tous ces romans libertins longtemps relégués au second rayon ont été écrits par des hommes. C'est vrai mais jamais dans l'histoire de la littérature on aura trouvé autant de narratrices aventurières de leur désir et conteuses de leurs corps sachant percer les faux-semblants. Autant dire que le langage dans sa puissance assertorique, ses nuances et son obscénité, est au

cœur de cette affaire dont mon petit doigt me dit (une intuition, en passant) que tous les pataquès actuels au sujet du « consentement » et les débats confus autour de la fameuse « zone grise » pourraient bien provenir d'un affaïssement sans précédent des capacités de verbalisation de l'être humain.

Véritable héritier du XVIII^e siècle auquel il a consacré bien des livres et des textes, Philippe Sollers avait, il y a longtemps déjà, émis l'hypothèse convaincante que les Français ne connaissaient pas leur histoire. Surtout cette part la plus heureuse, joueuse et libre. Aussi, alors qu'elles en ignorent également tout et n'ont sans doute jamais eu la possibilité d'en lire les parangons intraduits, je trouve piquant que des féministes américaines et autres théoriciennes du genre viennent nous faire la leçon sur la séduction à la française qui en tant qu'élément de l'identité nationale serait un mythe. Outre qu'elles se trompent d'objet, rien de moins conservateur, patriarcal et antidémocrate que le libertinage connivent et égalitaire. Il est vrai que *Le Verrou* de Fragonard est aujourd'hui interprété comme une scène de viol, ce qui ne risque pas de décadenasser de sitôt le nouvel obscurantisme.